

NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

Émilie

Coordinatrice du Centre Socio-Culturel Loire et Seil, 45 ans

Entretien du 6 avril 2023

Ce n'est pas souvent moi qui parle, c'est plus souvent moi qui écoute. Mon travail est un travail d'écoute, de valorisation de la parole, des mots qui peuvent être osés. Écoute d'une posture, d'un malaise, d'une personne. Être là à un moment où ça ne va pas.

Je suis animatrice référente famille. Je travaille dans un CSC, centre socio-culturel, qui a un projet social, agréé par la CAF. L'agrément concerne les grands projets, les grandes valeurs, les grandes orientations. Ce projet est réécrit tous les quatre ans, en fonction du territoire, du besoin des habitants, d'éléments qui pourraient évoluer.

Je coordonne le projet. Dans ce projet, j'ai plusieurs actions. Les pauses parents-enfants du mercredi matin qui, j'aime à dire, sont dédiées aux parents. Le parent peut venir avec son enfant, mais l'accent premier est tourné vers le parent. C'est un lieu ressource, un lieu privilégié pour le parent.

Dans la même salle, le jeudi matin, le lieu d'accueil enfants-parents priorise le lien parent-enfant. C'est un espace où l'enfant va pouvoir être bien avec son parent, mais aussi avec les autres parents, les autres enfants. Le jeudi matin, il n'y a pas de table de thé, de café. L'espace est pensé pour l'enfant.

Les pauses parents-enfants et l'accueil enfants-parents sont deux actions qui font partie du projet de l'animation Collectif famille.

Comment devient-on animatrice?

J'ai découvert le milieu de l'animation saisonnière par le BAFA, l'été, les colos, les centres de loisirs. Ça m'intéressait mais je voyais bien qu'on ne pouvait pas vivre avec un BAFA. Post-bac, je suis partie en DUT carrières sociales, option animation, à Bordeaux, pour deux années d'études. A Nantes, j'ai trouvé du travail dans une amicale laïque. J'ai beaucoup travaillé sur le lien avec les écoles, embauchée dans le dispositif des emplois jeunes, des emplois aidés qui nous permettaient de continuer à se former sur notre temps de travail. J'ai passé un DEFA, qui n'existe plus maintenant qui équivaut plus ou moins à un DEJESP. J'ai continué à me former. Emploi jeune, c'est un boulot précaire. Quand les subventions s'arrêtent, les postes ne sont pas pérennes. Les bénévoles de l'amicale laïque ont cherché à pérenniser le poste de cette petite animatrice qu'ils n'avaient pas envie de laisser sur le carreau. Quand la Ville de Rezé a ouvert un centre socio-culturel sur le quartier de l'amicale laïque où je travaillais, un compromis a été trouvé. J'ai été à mi-temps pour l'amicale laïque et à mi-temps pour le CSC. Ça a été vite très compliqué. Deux mi-temps, je n'arrivais plus à suivre ! J'ai accompagné au mieux mon départ de l'amicale laïque et j'ai été à temps plein au CSC. Très peu de temps ! Parce que j'ai été maman assez tôt. Je suis passée à temps partiel à 80% dès la naissance de mon premier. Il a maintenant 18 ans et je suis toujours à 80% ! J'avais à cœur, très tôt d'avoir du temps avec mes propres enfants, avec ma propre vie de famille !

L'avantage des centres socio-culturels, c'est qu'on peut un peu coloriser notre poste en fonction de ce qui nous anime. Ce sont des maisons pour tous. Une maison pour les habitants. La famille fait partie de ces habitants-là.

Le fait d'avoir un agrément spécifique au niveau de la CAF donne une volonté supplémentaire. L'agrément au niveau de la CAF finance 50% d'un poste, ce n'est pas rien pour une structure, sous couvert de s'engager à répondre à différents objectifs.

J'ai eu la chance d'être au début de la création du CSC en 2007, de co-construire tout ce projet-là. On a eu, en 2011, l'agrément collectif famille. On a mis du temps pour le tisser. Les actions sont venues petit à petit par les rencontres, par les habitants qui venaient, par des envies qui pouvaient être suscitées, des besoins exposés. On a été rapidement un lieu ressource. On travaille beau-

coup en partenariat avec les différents travailleurs sociaux. Avec les écoles, les assistantes sociales, la PMI...

Pour la petite histoire, avant que les pauses parents-enfants ne voient le jour, j'avais été plusieurs fois à la PMI en tant que maman. J'avais rencontré les puéricultrices sur place et j'avais trouvé magique ce lien. On pouvait rencontrer une personne et on pouvait parler de soi ! Parler de toutes ses interrogations. J'arrivais toujours avec ma petite liste de toutes les questions qui me taraudaient. Je m'étais dit, mais c'est trop bête, on attend ce rendez-vous-là et quand il est passé, on n'a plus rien, pas d'autre moment où on pourrait échanger.

J'ai eu mes enfants jeune, tôt, j'avais 24 ans. Je n'ai pas partagé ça avec mes copines, elles n'en étaient pas du tout là. J'étais proche de ma maman, mais ce n'est pas pareil. On parlait beaucoup mais j'avais à cœur de pouvoir partager avec des paires. Ça m'a fait écho, en tout cas, quand on s'est mis à développer des temps où les parents pouvaient se retrouver entre eux, parler de ce qu'ils vivaient. À bâtons rompus, sans se dire qu'on allait être jugé.

C'est ce qui se vit dans ces groupes-là. J'ai l'impression que certains viennent déposer leur sac à dos qui, des fois, est très lourd. Déposer aussi leur culpabilité. Ils culpabilisent de penser des choses difficiles. S'ils n'en peuvent plus avec leurs enfants, ils culpabilisent de penser ça. Ils culpabilisent d'avoir envie de reprendre le travail ou de ne pas avoir assez de temps avec leurs enfants. Ils culpabilisent toujours... toujours... On dit souvent, ce qui est ici reste ici. On garde la culpabilité aussi. Le groupe peut porter ça, on n'est pas obligé de le porter tout seul. Et puis, surtout, se rendre compte qu'on est une grande chaîne et qu'on vit un peu tous les mêmes choses, à des moments donnés. J'aime bien à dire qu'on n'est pas un parent en difficulté mais qu'on peut avoir, à un moment donné de sa vie, une fragilité. On l'a, on la vit mais elle ne reste pas tout le temps !

Et d'avoir cette fragilité, comment ça peut se transformer en une force ? Qu'on pourra redonner à un autre parent ?! Ce groupe est assez magique, il y a plein de parents qui en ressortent encore plus fort et heureux de pouvoir donner et aider. Se rendre compte que ce n'est pas figé, que c'est mouvant. C'est peut-être ce qui le rend si beau. C'est ça la parentalité.

C'est un groupe ouvert, ça veut dire qu'il peut toujours y avoir de nouvelles personnes. En moyenne, six à dix dans le groupe, qui tournent. On a peut-être vingt personnes différentes. Il y a des personnes qui reviennent souvent, régulièrement. D'autres, moins. Il y en a qui reviennent quand leur enfant est plus grand et qu'elles peuvent le laisser à l'école. Elles reviennent pour un temps rien que pour elles. Il y en a beaucoup qui reprennent à travailler en demandant leur mercredi, pour se garder cette fenêtre : un temps pour être avec leurs enfants, l'après-midi et un temps pour elles le matin.

J'ai beaucoup de mamans mais j'ai des papas ! C'est moi qui anime ce groupe-là. Je m'entoure de professionnels compétents. Une fois par mois, je peux travailler avec une psychothérapeute corporelle qui va aider les parents à cheminer un peu plus loin, à les accompagner dans leurs interrogations. On travaillait historiquement avec Anne G. et maintenant avec quelqu'un d'autre autour des massages bébés. C'est une vraie porte d'entrée. Une fois par mois, quand on est nouvellement parent, c'est facile de se dire, je vais aller faire un atelier massage-bébé. Je ne viens pas pour moi pour parler, je viens pour masser mon bébé. Mais quand on masse, on parle. Des fois, on ne parle pas mais on lâche en massant. On rencontre d'autres parents, d'autres bébés, on peut déposer des petites choses comme ça, mine de rien. Et un petit groupe se crée.

C'est vraiment un lieu ressource. De nombreux parents disent : « Ici, j'ai trouvé ma deuxième famille. » Ce n'est pas rien. Soit parce que physiquement leur famille est loin. Beaucoup pour le travail ont bougé, se sont déracinés des frères, des sœurs ou de leurs parents. Il sont suivi un conjoint... Ils arrivent ici, ils se sentent vraiment isolés.

Soit parce qu'ils ne vivent pas les mêmes choses au même moment.

Soit parce qu'en devenant parents, ils ont envie de s'émanciper de leur propre histoire familiale. Ils aimeraient bien réussir tout seul, sans avoir à demander de l'aide... Ce groupe fait un peu famille ou grand village. Quand elles viennent ici, quelquefois, il y a des mamans qui n'en peuvent plus. Il y en a une, c'est rigolo, elle, elle n'en peut plus du sien mais porter l'enfant d'une autre ?! Ça ne fait pas pareil ! L'enfant s'arrête de pleurer sur les genoux de cette maman-là et l'autre maman, en

face, va souffler, relâcher et ça va être différent.

Il y en a beaucoup, le seul matin où elles prennent un vrai petit déjeuner, c'est à la pause parents-enfants. Elles prennent un petit déjeuner et le temps de se poser. Le principe : c'est gratuit mais on amène quelque chose à partager. Elles ont à cœur de partager, soit quelque chose qu'elles ont fait, des chouquettes qu'elles ont achetées ou des fruits.

Je me dis que c'est vraiment un beau lieu. Je suis très heureuse et très fière que ces lieux-là existent. Je suis heureuse d'en faire partie. Ça ne paraît rien, pourtant ! Mes enfants me disent : « Ton travail est drôlement bien. T'écoutes les gens, tu parles, tu prends un thé un café ! » Mes collègues me chambrent !

Mais, c'est vrai, c'est une belle facette de mon métier, c'est une évidence, c'est vraiment beau. Il faut avoir une capacité à ne pas prendre tout ce qui est déposé. J'ai appris à le faire. Les premières années, je rentrais chez moi avec un sac à dos plus lourd que ce qui y avait été déposé. Je me disais, ça ne va pas être possible, je ne vais pas réussir à tenir en portant la misère du monde sur mes épaules. Il faut apprendre à enlever la casquette de sauveur. Je me suis rendue compte que ce n'est pas moi qui vais sauver les personnes qui ont des difficultés. Mais c'est ils et elles, entre eux, en venant, en acceptant de franchir la porte, en osant déposer quelque chose, en osant dire : je n'en peux plus de mon enfant. Ils et elles font tout le travail. Je suis juste là pour accompagner, valoriser, mettre des mots. Parfois, ils ne se rendent même pas compte combien ils ont cheminé.

J'ai la chance que ça se passe dans un centre socio-culturel et dans un centre socio-culturel, il n'y a pas que la parentalité. C'est donc la possibilité de leur dire, vous n'êtes pas que parent, vous pouvez vous investir en tant qu'individu, par exemple dans une fête, dans la cuisine ou dans la couture, dans l'évènementiel. Je peux m'appuyer sur toutes les richesses des personnes pour co-construire d'autres projets.

Je suis seule et tellement bien accompagnée.

J'ai parlé de « misère du monde », c'est un terme fort mais il y a des moments où je rentrais chez moi en me disant : « Mais c'est pas possible, moi d'être si gâtée, d'avoir l'impression que tout roule et que d'autres cumulent, vraiment plein de difficultés ! »

Oui, certains peuvent cumuler à certains moments de leur vie des situations... de handicap, des difficultés économiques, des divorces, de la violence, c'est dur quand même, c'est dur. Quand on arrive à se détacher et à se dire, bon, quest-ce qu'il y a d'autre pour cette personne, comment on peut faire pour ne pas l'enfermer? Si nous, on l'enferme là-dedans, elle ne s'en sortira pas. Si on ne l'enferme pas, elle aura peut-être, peut-être... dans deux ans ou dans trois ans, les clés pour s'en sortir. C'est ce que j'aime souvent à dire au CSC. Je ne suis pas là pour dire comment les parents doivent faire. Mais je suis là pour les accompagner pour qu'ils trouvent eux-mêmes leurs réponses. Chaque parent n'aura pas la même réponse qui va lui convenir. Il n'y a pas une réponse, une façon d'élever son enfant.

Dans notre société, la femme a une place très très importante autour de la parentalité. Très forte. À y réfléchir et à en parler avec elles, certaines femmes ont l'honnêteté de reconnaître qu'elles ont du mal à laisser cette place. On la veut cette place. Alors, si on prend toute la place, quelle place laisse-t-on au papa? Parentalité renvoie à parent, le père, la mère. Le poids de la maman est encore beaucoup plus important que la place du père. C'est un poids de nos ancêtres. Qu'est-ce qu'on porte ? Les mamans sont plus restées au foyer pour s'occuper des enfants. Maintenant, la plupart vont aussi au travail comme le papa. Mais on continue de porter ça. Le patriarcat est très fort. Le poids est encore plus dur aujourd'hui pour les parents : une bonne maman doit bien s'occuper de son enfant, avoir du temps pour son enfant, mais aussi travailler et s'assumer.

On parle quelquefois du temps partiel. Je présente mon temps partiel quand j'ai été maman comme un choix de famille. Un choix de couple. On a choisi, ça aurait pu être moi, ça aurait pu être mon mari. Je le faisais dans le lien avec la famille pas seulement dans le lien avec mes enfants. Quand on fait le choix de s'arrêter ou de moins travailler, dans le système familial, ça va bouger. Beaucoup de mamans pensent qu'elles ne font rien. « Moi, je ne fais rien, je m'occupe de mes enfants ! » dit l'une d'elle dans un groupe. « Tu ne fais rien !? » Il faut repositionner le « rien » ! Ce « rien » qui a l'air d'être tellement rempli et tellement fatigant !?

Une autre maman présente dit alors : « Je te tire mon chapeau ! Moi, je souffle au travail ! » Le fait que ce ne soit pas un professionnel qui dise quelque chose mais une autre maman, ou un autre papa qui renvoie la balle, est très important. Chacun va prendre ce qui lui parle, ça aide à déposer et à arrêter de porter des choses inutiles.

Ça sert à ça la pause parents. C'est un beau lieu.

Mercredi dernier, des parents sont venus, leur petit avait un mois ! Ils étaient déjà là ! Avec le nouveau congé de paternité, beaucoup plus long, je vois beaucoup plus de papas le premier mois. Ils ont du temps, ils accompagnent, ils impulsent quelque chose. C'est plus facile de venir à deux la première fois. C'est beaucoup de travail, emmitoufler l'enfant dans son cosy, sortir de chez soi alors qu'on a mal dormi. « Maintenant, que je l'ai fait une fois dit une maman, ça me fera peut-être moins peur de revenir quand mon mari aura repris le travail. »

Les bébés d'hiver sont plus difficiles à sortir quand ils ont un mois ou deux. On voit plus facilement les bébés de printemps-été !

Ce qui se vit de plus en plus sur les groupes, c'est le congé parental subi parce que les parents ne trouvent pas de mode de garde. Le lien avec les enfants n'est pas le même. S'arrêter pour s'occuper de son enfant parce qu'on l'a choisi, pensé et qu'on peut le porter financièrement dans la vie de famille, c'est différent du congé subi parce qu'on n'a pas trouvé de mode de garde. Ça prend actuellement de plus en plus de place sur les pauses parents. Tous les parents se retrouvent autour de ça. C'est forcément associé à différents facteurs, moins d'assistantes maternelles, de places en crèche. Mais c'est un gros problème. Déjà, s'arrêter de travailler, même quand on l'a choisi, économiquement, c'est un vrai choix. Mais quand on ne l'a pas choisi, qu'on ne se sent pas de rester toute la journée entre quatre murs avec juste un bébé... Ça peut faire plus de dégât. On dit que c'est sacré ce moment, qu'on crée un lien fort avec son enfant mais ça peut être aussi toxique, destructeur. On attend qu'une chose, que le compagnon rentre pour passer le relai, sauf que lui est aussi fatigué de sa journée et que ça va créer des tensions !

Nous, on accompagne. Par exemple, une maman qui avait envie de se retrouver avec d'autres parents pour réfléchir spécifiquement à des solutions, des alternatives. Nous on fédère, on permet que les gens se retrouvent, on fait confiance, on sait que les gens sont capables. Impulser, croire les gens plus qu'eux-mêmes ne croient en eux.

Pour me ressourcer, tenir, j'ai suivi des supervisions. J'ai suivi des supervisions individuelles tout le temps de la mise en place du groupe de paroles. Maintenant, accueillante dans un lieu d'accueil enfants-parents, j'ai des supervisions collectives, c'est un vrai plus. J'ai aussi suivi des formations qualifiantes, de la communication non violente. J'ai appris plein de petites choses. À ne pas être le sauveur. Quel service rends-tu à la personne si elle ne peut s'en sortir que grâce à toi ? Mais si tu lui donnes les armes, elle s'en sort toute seule.

Je lis beaucoup. J'ai la chance de profiter de toutes les conférences que je propose. Je les vis aussi.

Je me nourris continuellement.

Mes parents me décrivent comme une petite fille bien dans le monde, plutôt à faire son clown ou son spectacle, qui aime être vue et qui aime que les gens soient bien autour d'elle. Que ça rigole, que ce soit la fête ! J'aimais donner le sourire aux gens. Ma grand-mère travaillait dans une maison de retraite, elle m'y a beaucoup emmenée quand j'étais petite. Je trouvais magique ce moment où on rentrait dans une chambre et que la personne retrouvait la joie de vivre en voyant une petite fille. Travailler dans l'animation, la parentalité, s'est tissé doucement, au fur et à mesure de mes rencontres, mes études. C'est un métier que je ne connaissais pas. J'ai fait mon DUT carrières sociales, option animation, sans savoir qu'existaient des référentes familles. Quand j'ai découvert qu'on pouvait avoir un agrément et que j'allais pouvoir faire mon poste autour de ça, j'ai pensé, c'est une pépite, c'est génial !

Se dire, tout est à construire, rien n'est figé, on va pouvoir se réinventer continuellement en fonction des parents rencontrés. Je suis, à chaque fois, ébahie de toutes les ressources qu'ils ont tous en eux. Je trouve ça beau et je leur dis. Je ne suis pas expert en parentalité et heureusement ! Qui est expert ? Je suis dans le lien. Et je suis dans un accompagnement collectif, c'est plus riche. Le collectif est une force. La mairie de Rezé et la CAF sont les deux financeurs qui soutiennent

tous ces projets de soutien à la parentalité. On est très chanceux.
J'ai à cœur de le dire aux habitants.